Les attermolements de la pensée politique de John Knox

Parcours et détours d'un combattant de Dieu

Armelle Dubois-Nayt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesecossaises/165>
DOI : 10.4000/etudesecossaises.165
ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2005
Pagination : 217-228
ISBN : 2-84310-061-5
ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Armelle Dubois-Nayt, « Les attermolements de la pensée politique de John Knox », *Études écossaises* [En ligne], 10 | 2005, mis en ligne le 20 mars 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesecossaises/165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesecossaises.165>

Les attermoissements de la pensée politique de John Knox

Parcours et détours d'un combattant de Dieu

Le parcours intellectuel du réformateur écossais John Knox est un parcours complexe qui lui a valu d'être affublé d'étiquettes aussi variées que celles de théoricien du contrat (Murray, 1926, p. 119), de monarchiste¹, de révolutionnaire (Percy, 1937, p. 38-47) et plus récemment de démocrate (Graham, 2001, p. 12). La difficulté, peut-être même faut-il parler d'ineptie, inhérente à toute tentative de labelliser la pensée politique de Knox tient à la nature hétérogène de son œuvre. Composée sur trois décennies, celle-ci ne constitue pas en effet un ensemble monolithique. Sur le plan des idées, elle se caractérise par une absence de linéarité et de systématité. Cette variété se retrouve dans les enveloppes textuelles dans lesquelles elle s'exprime et qui s'adaptent à l'occasion, aux destinataires, à la situation de l'émetteur, à ses besoins, à ses envies, à ses humeurs. Autant de paramètres susceptibles de modeler l'objet texte et de lui faire prendre des formes différentes. Récits historiques, épîtres, sermons, traités doctrinaux, lettres familières, lettres d'affaires, pamphlets, Knox les utilise tous, tour à tour.

Le parcours de l'ensemble de l'œuvre de Knox s'impose donc de fait comme le seul programme de lecture possible des textes qui la composent individuellement. Aucun ne peut en être extrait et lu comme une entité autonome sans risquer d'en altérer le sens, car la pensée politique du réformateur écossais se construit et se déconstruit au détour de chacun d'eux. C'est ce que je souhaite démontrer à travers l'étude de la théorie du droit de résistance qu'il élabore entre 1546 et 1572. Je m'efforcerai de montrer, dans un premier temps, que le parcours du théoricien de la violence suit une progression ternaire qui s'ouvre naturellement sur une période initiatique conduisant à l'engagement, c'est-à-dire à l'incitation à la révolte, puis au désengagement. Ce retour vers une voie médiane qui ne sera

ARMELLE DUBOIS-NAYT
Université
de Valenciennes.

1. J. Gray, « The Political theory of John Knox », *Church History*, VIII, June 1939, p. 143.

cependant jamais synonyme de rétractation sera précédé par un détour par la question du droit des femmes à gouverner, question secondaire dont Knox se serait bien volontiers détourné s'il ne s'en était trouvé de plus sensibles que lui au sort des représentantes les plus illustres de la gent féminine. Dans un second temps, je souhaite redonner brièvement aux pérégrinations de Knox à travers l'Europe la place qui leur revient de droit dans l'altération des propositions du réformateur itinérant. J'étudierai les raisons de ces déplacements à travers l'Europe pour conclure qu'ils furent principalement motivés par la vaine recherche d'un ou du royaume de Dieu sur terre.

D'ouverture la figure de Knox impose à l'historien l'humilité puisque l'essentiel de sa vie nous est à jamais inconnue. Knox, qui a pourtant pris soin de consigner le récit de son histoire individuelle à la troisième personne dans *The History of the Reformation in Scotland*, passe en effet sous silence les trente ou quarante premières années de son existence. Contrairement à un Luther ou à un Calvin, il a de toute évidence jugé que le parcours spirituel qui le conduisit auprès du martyr Wishart en janvier et février 1546, et plus fondamentalement à sa réforme intérieure, était dénué d'intérêt pour son lecteur. Ainsi, plutôt que d'évoquer les années où il officia au sein de l'Église catholique comme notaire apostolique, il choisit de faire son entrée sur la scène publique et dans *The History* sous les traits de l'écuyer garde du corps de son maître Wishart². La mort du martyr y est du reste mise en scène du point de vue narratologique comme l'agent originel de sa carrière de réformateur. En s'affichant aux côtés de Wishart, Knox était en effet sorti de l'ombre et s'était exposé à la répression que subissaient les hérétiques, répression qui s'accéléra après l'assassinat de son principal ordonnateur, le cardinal Beaton. Pour y échapper, Knox rejoignit les meurtriers du prélat de l'Église d'Écosse au château de Saint Andrews, où il se laissa prendre malgré lui au jeu de la prédication. Knox, qui aime se dépeindre à cette époque une épée à la main était pourtant encore partisan de la non-violence et il en sera ainsi pendant les premières années de son activité de réformateur. Dans le passage de l'*History*, dans lequel il évoque le départ de Wishart seul vers son supplice il a d'ailleurs, il faut le reconnaître, l'humilité de se dépeindre remettant cette épée et non la brandissant (Knox, I, p. 137).

Cette période, qui verra par deux fois, sous les yeux de Knox les chances du protestantisme réduites à néant, d'abord en

2. J. Knox, *History of the Reformation*, Works, I, p. 137.

Écosse au moment où le château de Saint Andrews tombe aux mains des Français, puis en Angleterre à la mort du « bon roi Edouard VI », n'épuisa pas la patience du réformateur et sa confiance absolue dans l'aide de Dieu à la cause réformée. Ainsi sur la *Notre Dame*, galère française sur laquelle il est détenu avec d'autres de ses compagnons du château, il autorise l'évasion de Wallace et de ses acolytes à condition qu'aucune goutte de sang ne soit versée au cours de l'opération. Son propos se veut aussi lénifiant dans l'épître qu'il adresse en 1547 aux fidèles demeurés au château de Saint Andrews. Sur un ton messianique, il leur annonce la venue sur le trône d'Écosse d'un roi salvateur qui prendra fait et cause pour la vraie religion³. Il est tout aussi convaincu de la défaite prochaine de ses oppresseurs et son positionnement en simple héraut épargne à son discours un détour par les modalités de la vengeance divine. Pour le moment, le discours de Knox se réduit à un acte de langage simple, l'affirmation, qui appartient selon la taxinomie de Searle à la catégorie des « assertifs ». La fonction du discours se trouve légèrement modifiée dans le premier texte adressé aux fidèles anglais, qui est plus « directif », au sens pragmatique du terme. Dans sa *Declaration of the true nature and object of prayer*, composée en 1553, il appelle en effet les fidèles à la prière mais les objectifs de cet acte de langage, lui-même « exercitif », prier c'est à la fois, selon la définition du Robert, « s'adresser à Dieu » et « demander de façon instante », restent modestes. Knox les enjoint en effet à prier pour la conversion du monarque⁴. Cela semble indiquer qu'il ne l'inclut pas dans les branches pourtant « fières, luxuriantes et stériles » qu'il implore Dieu de couper quelques lignes plus haut (Knox, Works, III, p. 107). Dans *An Exposition of the Sixth Psalm of David*, qu'il compose à l'intention de la seule Elisabeth Bowes, sa belle-mère, il l'invite à fuir la tyrannie en Dieu⁵ ; mais quelques-unes de ses lignes trahissent la difficulté croissante qu'il éprouve à conserver une position de repli. Il souhaiterait de nouveau prendre part à la bataille contre le papisme (Knox, Works, III, p. 135).

La ferveur catholique de Marie Tudor le pousse finalement dans les mois qui suivent à réorienter son discours sans toutefois bémoliser les devoirs des sujets de la reine. Knox se contente de condamner et cela lui permet de ne pas rompre avec le principe d'obédience chrétienne sous l'effet de la colère, car le pouvoir « verdictif » du langage suffit à imposer « la » ou du moins « une » sanction. Lire du réformateur se

3. J. Knox, *Epistle to the Congregation of the Castle of St Andrews*, Works, III, p. 6-7.

4. J. Knox, *Declaration of the true nature and object of prayer*, Works, III, p. 107.

5. J. Knox, *An Exposition of the sixth psalm of David*, Works, III, p. 135.

propage dans un flux ininterrompu à tous les textes majeurs qu'il compose l'année 1554, et dans lesquels il condamne le tyran papiste qu'il voit en Marie Tudor. C'est le cas dans *A Godly Letter to the Faithful in London* (Works, III, p. 167-168) où Marie Tudor est présentée comme une punition que Dieu impose à un peuple ingrat, mais aussi dans les trois textes qui suivent *Two Comfortable Epistles* et *The Faithful Admonition*. Si le thème de la tyrannie (Works, III, p. 208) est récurrent, tous les textes en tant qu'actes de langage distincts et autonomes ne se positionnent pas de la même façon vis-à-vis du tyran. On observe un va-et-vient dans la pensée de Knox qui oscille entre le respect du principe d'obédience chrétienne et des positions moins conservatrices. Ainsi il prophétise l'intervention divine dans *A Godly Letter* (Works, III, p. 215), y invite le « magistrat civil » à tuer les idolâtres (Works, III, p. 194) et chaque chrétien à s'éloigner d'une reine diabolique (Works, III, p. 193), mais il se soumet à la volonté de Dieu dans *A Comfortable Epistle to his afflicted Brethren* (Works, III, p. 234). Plus tard, il recommande à ses paroissiens, dans *A Comfortable Epistle to Christ's afflicted Church*, de prier patiemment pour les tyrans et de les plaindre plutôt que de les craindre ou de les haïr (Works, III, p. 244). Dans *The Faithful Admonition*, en revanche, il annonce de nouveau prophétiquement l'imminence de la vengeance divine et amorce une démonstration de la nature tyrannique du gouvernement de Marie. Il s'y défend cependant d'encourager la guerre sainte⁶. Dans ce dernier texte, Knox abandonne le discours strictement « verdictif » – c'est-à-dire qui consiste à prononcer un jugement – ou « exercitif » – c'est-à-dire qui consiste à formuler une décision en faveur ou à l'encontre d'une suite d'actions – pour adopter un mode « expositif ». Knox passe par le menu les exactions de la reine catholique pour conclure à la tyrannie d'exercice. *The Faithful Admonition* constitue à ce titre le libelle le plus achevé contre le régime de Marie la sanglante. Il n'est cependant toujours pas un texte que l'on peut considérer comme en rupture avec le principe d'obédience chrétienne puisque Knox n'y confesse que ses prières pour un tyrannicide inspiré.

Ceci nous conduit à un premier élément de conclusion quant au chemin parcouru par Knox le penseur politique entre 1549 et 1554. Pour retracer cet itinéraire intellectuel, il est plus concluant de repérer les modifications de la finalité pragmatique de ses écrits plutôt que celles de leur contenu.

6. J. Knox, *An Admonition to the Professors of God's Truth in England*, Works, III, p. 270.

Celui-ci en effet ne s'est guère modifié. Knox est resté fidèle à une position de soumission et n'a jamais lancé un appel aux armes. Il n'a à aucun moment non plus cessé de croire en l'imixtion de Dieu dans les affaires des hommes. Ainsi comme le texte de *The History of the Reformation* (Works, I, p. 180) occulte le relais humain dans l'assassinat du cardinal Beaton en 1549 pour ne mettre en relief que l'action de la main de Dieu, la trompette de Dieu annonce à Marie Tudor l'imminence de sa punition divine dans *The Faithful Admonition*⁷. Il n'y mêle pas les hommes. En revanche, si l'on aborde ces textes comme des actes de langage, on y décèle une propension accrue à l'argumentation, signe d'une modification de leur finalité pragmatique. À la fin de cette première période d'écriture, il ne s'agissait plus seulement pour Knox de consoler ou d'enjoindre, il était devenu essentiel de convaincre.

Dans les quatre années qui suivirent, Knox allait cependant perdre. Comme les autres exilés protestants sur le continent, il est soumis à une double pression. D'une part, il doit expliquer le retour au catholicisme en Angleterre. De l'autre, il doit empêcher sa propagation. Les exilés anglais ne pouvaient pas en effet évoquer l'intervention de la roue de la fortune car elle était contraire à la croyance des protestants en l'omniscience et en l'omnipotence de Dieu. Le thème de la punition divine contre la nation anglaise qui s'était montrée indigne de l'alliance contractée avec Dieu au moment de la conversion nationale sous Henri VIII puis sous Edouard VI va donc coloniser sa pensée. Il est la réponse du réformateur à la question «pourquoi, si le protestantisme est la vraie religion, Dieu a-t-il permis le retour du catholicisme?». Pour ce qui est de sa seconde tâche, empêcher sa propagation à toute l'Angleterre, il en est momentanément distrait par l'opportunité qui lui est donnée en 1555-1556 de renouer avec sa terre natale, l'Écosse. Ces six mois passés en Écosse vont en effet ralentir momentanément la radicalisation de sa pensée. Les semaines qu'il passe au milieu de cellules protestantes encore dans l'enfance le ramènent à un discours pacifique où il n'est plus question de tyrannie. Dans la première version de la lettre à la régente qu'il compose en 1556, il exprime de nouveau l'espoir en ce roi salvateur dont il avait déjà annoncé la venue à sa congrégation de St Andrews presque dix ans plus tôt. Mais cette fois, pour la première fois d'ailleurs car il ne s'est jamais précédemment directement adressé à une souveraine catholique, il l'investit

7. J. Knox, *A Faithful Admonition to the Professors of God's Truth in England*, Works, III, p. 302.

solennellement au nom des lords de la congrégation et en son nom propre de sa mission réformatrice⁸. La seule menace qu'il profère porte sur le salut de son âme (Works, IV, p. 79). Pour le reste, il réaffirme le principe d'obédience chrétienne dans les limites du respect de la loi de Dieu (Works, IV, p. 78). Et c'est dans cette délimitation que s'incarne l'esprit de ce deuxième temps de l'idéation : le temps qui sera à la fois celui de l'argumentation et des limites. Dans *A Letter of Wholesome Counsel*⁹, il pose des limites aux lois civiles qui viennent buter sur la liberté de conscience matérialisée dans les murs de la maison-église que les fidèles sont invités à se construire. Dans *A Letter to the Professor of the Truth in Scotland* (Works, IV, p. 284-285), il pose des limites aux prérogatives royales en matière de réforme religieuse. Enfin dans *The First Blast against the Monstrous Regiment of Women*, il pose des limites aux droits des femmes qui ne peuvent « assumer le pouvoir, la prééminence, la domination ou l'empire sur quelque domaine, nation ou cité que ce soit¹⁰ ». Le développement de cette théorie politique qui cherche à légitimer sinon le tyrannicide du moins la résistance arrive à maturité, on le sait trop tard. Lorsque le *First Blast* franchit la Manche et pénètre en Angleterre, Marie Tudor est morte et Elisabeth lui a succédé. Ainsi le détour de la pensée de Knox par la question de la gynécocratie ne se prolongera pas au-delà de son texte légendaire. Dès la lettre qu'il adresse quelque temps après à Marie de Guise, deuxième mouture du texte qu'il avait composé à son attention deux ans auparavant, on retrouve le prophète de la vengeance divine qui menace une nouvelle fois la régente de damnation si elle faillit à sa mission réformatrice¹¹. Il ne l'accuse à aucun moment d'être un tyran d'usurpation. Le jurisconsulte d'occasion a complètement disparu. Jane Dawson explique la brièveté de ce détour par la problématique juridique de la juste exhérédation des femmes du trône en arguant de l'unicité de l'alliance contractée entre la nation anglaise et Dieu à l'époque¹². Cette alliance aurait conféré aux covenantaires anglais un statut privilégié et des droits singuliers, dont celui d'éliminer le tyran d'usurpation lorsqu'il est apostat. On peut aussi, plus simplement, évoquer le bon sens de Knox qui voulait d'une part continuer de ménager une régente qui s'était illustrée jusqu'alors par sa tolérance, et d'autre part tenter de ne pas détériorer davantage encore ses relations avec la protestante Elisabeth.

8. J. Knox, *A Letter to the Queen Dowager, Regent of Scotland*, Works, IV, p. 79.

9. J. Knox, *A Letter of Wholesome Counsel, addressed to his Brethren in Scotland*, Works, IV, p. 137.

10. Traduction de Patrick Savidan et Eleni Varikas, F. Collin et al., 2000, p. 162.

11. J. Knox, *A Letter to the Queen Dowager, Regent of Scotland: Augmented and explained by the author*, Works, IV, p. 437.

12. J. Dawson, « The Two John Knoxes: England, Scotland and the 1558 Tracts », *Journal of Ecclesiastical History*, vol. 42, n° 4, octobre 1991, p. 567.

Quelles qu'aient été les raisons qui poussèrent Knox à se désintéresser aussi brutalement qu'il s'y était intéressé à la question du droit des femmes à gouverner, il n'a pas pour autant abandonné entièrement l'entreprise de démarcation des prérogatives de chacune des strates du Commonwealth. Au magistrat suprême revient en priorité l'*ius reformandi* déclare-t-il dans sa lettre augmentée à la régente, mais dans l'éventualité d'une défaillance du magistrat suprême (Works, IV, p. 445), c'est au magistrat intermédiaire que revient cette charge¹³. *The Appellation from the Sentence* (Works, IV, p. 501) ajoute un niveau supplémentaire dans ce système politico-religieux de «check and balance», le peuple, qui peut à son tour se substituer au magistrat intermédiaire s'il vient à manquer à son devoir. On le voit, Knox ne devient démocrate que lorsque les systèmes monarchique et aristocratique ont fait faillite. Le dialogue qu'il reprend avec l'Angleterre au moment où elle redevient protestante va du reste transposer symétriquement dans le reproche (acte de langage verdictif) et non cette fois dans l'incitation (acte de langage exercitif) le principe de la responsabilité tripartite. Dans *The Epistle to the Inhabitants of Newcastle and Berwick* (Works, V, p. 491) ainsi que dans *A Brief exhortation to England for the Speedy embracing of the Gospel*¹⁴, il dénonce en effet la défaillance collective du monarque, de la noblesse et du peuple, idée qu'il reprend dans le courrier individuel qu'il adresse à Guillaume Cecil¹⁵. Quant à la mort naturelle de Marie Tudor, elle le ramène une nouvelle fois vers le credo politique auquel il est pour l'essentiel resté fidèle depuis le premier et unique assassinat politique auquel il assista, l'exécution de Beaton, à savoir : la libération vient toujours de Dieu (Works, V, p. 505).

13. J. Knox, *The Appellation from the sentence pronounced by the bishops and clergy: addressed to the Nobility and Estates of Scotland*, Works, IV, p. 480.

14. J. Knox, *An Exhortation to England*, Works, IV, p. 513-514.

15. *Letters chiefly relating to the progress of the Reformation in Scotland, 1559-1562*, Works, VI, Knox to Sir William Cecil, 10th of April 1559, p. 16.

« Toute activité idéologique se présente sous la forme d'énoncés compositionnellement achevés. Cet achèvement est à distinguer de la finition structurale à laquelle ne prétendent que quelques systèmes philosophiques aussi bien que les religions » (Kristeva, 1969, p.137). La pensée politique de Knox, bien que lourdement inspirée par la religion, n'est pas un système, c'est-à-dire, selon la définition qu'en donne Condillac, « la disposition des différentes parties d'un art ou d'une science dans un ordre où elles se soutiennent toutes mutuellement, et où les dernières s'expliquent par les premières » (Condillac, 1991,

p. 1). Il n'y a pas d'ordre dans les compositions de Knox, il n'y a qu'un va-et-vient entre des idées qui se précisent au fil des textes et d'autres qui disparaissent. En 1558, Knox a rédigé l'ensemble de ses œuvres politiques et son idéologie a pris la forme d'énoncés achevés. Le long parcours qu'il avait entamé dix ans plus tôt l'a conduit à affirmer que l'autorité de tous les magistrats, qu'ils soient suprêmes ou intermédiaires, est une autorité service à vocation religieuse et corrélativement qu'elle est aliénable si elle s'opère à l'encontre de la parole de Dieu. Ce parcours pour l'essentiel linéaire, puisque les idées s'enchaînent les unes aux autres de texte en texte, fit néanmoins un détour remarqué par la question du droit, ou plus exactement, du non-droit des femmes à ceindre la couronne. L'ironie du sort a voulu que ce détour reste longtemps marqué dans l'esprit de ses contemporains et qu'il passe ensuite à la postérité. De fait, aujourd'hui encore, *The First Blast* est l'unique écrit de Knox régulièrement réédité avec, bien sûr, *The History of the Reformation*. Pourtant, et c'est sur ce point que je souhaiterais finir, le *First Blast* demeure un accident de parcours dans l'acception cette fois géographique du terme. Il est à ce titre représentatif de la forte empreinte des déplacements physiques de Knox sur son parcours spirituel. Il est un fait, par exemple, que le long séjour de Knox sur le continent le fit passer de l'influence du zwinglianiste Wishart à celle de son maître Calvin. La réforme écossaise s'en ressentit puisqu'elle s'éloigna du luthérianisme de ses premières heures pour adopter le dogme et la discipline calvinistes. Il convient donc avant de conclure de reconstituer, ne serait-ce que succinctement, l'itinéraire de Knox à travers l'Europe.

Une première remarque s'impose au biographe de Knox : il convient de le ranger parmi les grands voyageurs de son temps. Son endurance inspire le respect et l'on peut pour en attester en premier lieu rappeler qu'il traversa à neuf reprises la France de Dieppe jusqu'à Genève en Suisse, faisant lors d'une de ses traversées un long détour par Francfort-sur-le-Main. Si l'on s'appuie sur l'estimation d'un contemporain de Knox, Charles Estienne, auteur d'un *Guide des chemins de France* (1553) qui considère que «le royaume de France rentre dans un losange de vingt-deux journées de large et de dix-neuf de long» (Goulemot et al., 1995, p. 57), on peut à notre tour évaluer à quatre-vingt-quatorze le nombre de jours que Knox passa à cheval, et ce seulement dans le cadre de ses périple dans l'Hexagone. Tout

porte donc à croire qu'il était familier des douleurs prosaïquement évoquées par un marchand allemand de la fin du XVI^e siècle qui conclut son récit de voyage en confiant à son lecteur: «J'ai eu si peu de repos que la selle n'a jamais cessé de m'échauffer l'arrière-train» (Hake, 1998, p. 153). Certes, il nous est impossible d'affirmer catégoriquement que Knox voyagea toujours à cheval. Il est probable qu'il se soit parfois déplacé dans une charrette équipée de sièges, comme cela se faisait fréquemment à l'époque. Mais le témoignage d'Érasme en la matière suffit à nous convaincre qu'indépendamment du moyen de transport emprunté, ces expéditions étaient toujours éprouvantes. À l'occasion de son voyage de Cologne à Aix, Érasme eut l'occasion d'essayer le transport en charrette et n'en fut pas du tout satisfait. Il écrit à son sujet: «Je suis arrivé épuisé par les secousses de la voiture, qui étaient si pénibles [...] que j'aurais préféré être assis sur mon cheval» (Hake, 1998, p.153).

Knox, retenu par la pudeur et le sens du devoir, ne nous livre jamais aussi platement les détails de ses voyages. Il confie cependant furtivement à ses amis la réticence qu'il éprouve parfois à reprendre la route, et plus métaphoriquement, l'épreuve que représentent les voyages en bateau. L'image du navire des fidèles secoué par la tempête est, en effet, un topos de ses épîtres-sermons¹⁶. Si elle a une valeur allégorique indéniable et une origine biblique incontestée, on peut croire qu'elle lui fut en revanche inspirée par les risques réels que faisaient courir les voyages maritimes à l'époque moderne. Knox traversa en effet à cinq reprises la Manche. Il passa de plus dix-neuf mois sur les galères françaises. Il était donc aussi familier des dangers des flots, et ce serait se méprendre sur la personnalité du réformateur que de croire que l'on pouvait exposer inutilement sa vie de la sorte sans se mettre dans le cas de subir ses foudres. C'est l'expérience que firent les lords de la congrégation en 1557 lorsqu'ils revinrent sur leur invitation et obligèrent Knox à rebrousser chemin. La frustration mêlée de colère qui envahit Knox pendant les semaines où il attend un nouveau contrordre à Dieppe, puis son voyage de retour à Genève, constitue le contexte psychologique dans lequel Knox composa le *First Blast*. Il ne doit en aucun cas être sous-estimé. Ce voyage inachevé, ce parcours interrompu, ce détour inutile par Dieppe sont en effet un détonateur majeur du pamphlet de 1558. Si l'on tente d'en classer les facteurs déclenchants par ordre d'importance, il figure à mon sens immédiatement à côté du

16. J. Knox, *A Faithful Admonition to the Professors of God's truth in England*, Works, III, p. 273.

désillusionnement d'un homme qui en vint à ne plus croire que ses chevauchées répétées à travers l'Europe le conduiraient au royaume-église qu'il souhaitait construire sur le modèle de la cité-église de Genève.

C'est en effet dans cette quête unique qu'il faut chercher la raison des pérégrinations incessantes de Knox, et c'est sur ce point que je terminerai l'étude de sa pensée par le filtre de la notion de «parcours». Un rapide rappel des principales étapes de ce long voyage suffit à s'en convaincre. Knox, on s'en souvient, quitte l'Angleterre tombée aux mains de la catholique Marie Tudor en 1554. Il ne connaît pas encore Genève. Il y séjourne dix semaines pendant lesquelles il poursuit sa réforme personnelle au contact des réformateurs helvétiques. La même année, il retourne cependant à Dieppe dans l'espoir de se réembarquer pour l'Angleterre. Au lieu de cela, il est contraint de se rendre à Francfort-sur-le-Main où il est chargé de veiller sur les exilés anglais qui y sont réfugiés. Le conflit doctrinal qui l'oppose dans les semaines qui suivent à Cox et sa défaite publique consacrent sa rupture avec un peuple qui, en optant pour une réforme tronquée aboutissant à l'anglicanisme, a apporté la preuve que le royaume d'Angleterre ne serait jamais vraiment celui de Dieu. Au lendemain de cette première désillusion, Knox reprend le chemin de Genève où il savoure pendant quatre ou cinq mois le plaisir de l'étude au sein d'une communauté authentiquement réformée. Mais il n'en est pas encore à la fin de son désenchantement. Knox, nous avons déjà eu l'occasion de l'évoquer à plusieurs reprises, connaît une déception de même ampleur trois ans plus tard avec les Écossais. Lorsqu'il arrive à Dieppe en 1557, il a déjà fait un premier séjour de six mois dans son pays natal. Il a cru y déceler une terre propice à la culture de la vraie foi au contact des protestants qui l'y ont ému par leur soif religieuse et de leurs chefs qui l'ont rassuré par leur sérieux. On comprend donc aisément qu'il se soit senti trahi par les lords de la congrégation qui, à ses yeux, s'enlisaient dans leur procrastination.

Ce sentiment ne fera que croître au fil des ans. Knox, on le sait, se réembarqua finalement pour l'Écosse en 1559 et œuvra activement à la construction de l'Église presbytérienne. Il ne repartit jamais, hormis pour de furtifs séjours en Angleterre dans le cadre d'une mission diplomatique en 1559 et à titre personnel en 1566. Mais il ne faut pas se méprendre sur le sens

qu'il convient de donner à cette sédentarité retrouvée. Knox, le nomade, n'a pas trouvé ce qu'il cherchait. Il y a tout bonnement renoncé. Il est désormais convaincu que ni l'Angleterre, ni l'Écosse ne seront jamais ces royaumes-églises. Il n'est d'ailleurs retenu en Écosse que par la pression de Calvin et le poids de la culpabilité qu'il éprouve toujours à l'idée d'avoir abandonné à leur triste sort les protestants anglais entre 1554 et 1558. L'Écosse lui offre à ce titre une seconde chance de faire la preuve de sa bravoure. Mais, dans l'intimité de sa correspondance, Knox se laisse volontiers emporter par ses rêveries vagabondes. Lorsqu'il est optimiste, il a la nostalgie de Genève¹⁷ où il aimerait partir retrouver son ami Goodman. Lorsqu'il est plus sombre, il se languit du grand voyage, dernière et unique étape avant de pénétrer enfin dans le royaume de Dieu (Works, VI, p. 558). Triste parcours donc que celui de la trompette de Dieu, un parcours semé d'embûches, de trahisons et d'échecs qui, si l'on en croit l'épithaphe composée par le comte de Morton, se traça cependant sous l'œil bienveillant de Dieu (Calderwood, I, p. 242)¹⁸.

Notes bibliographiques

17. J. Knox, *Letters, etc., during the later period of Knox's life, 1563-157*, Works VI, *Knox to Mr John Wood*, february 14, 1567-1568, p. 559.

18. «Here lyeth a man who, in his life, never feared the face of man: who hath bene often threatnd with dag and danger, but yitt hath ended his dayes in peace and honour. For he had God's providence whatching over him in a speciall maner, when his verie life was sought.»

Calderwood D., *History of the Kirk of Scotland*, Édimbourg, Wodrow Society, 1842-1849.

Collin F., Pisier E. & Varikas E. éd., *Les Femmes de Platon à Derrida*, Paris, Plon, 2000.

Condillac, *Traité des systèmes*, Paris, Fayard, 1991.

Graham R., *John Knox Democrat*, Londres, Robert Hale, 2001.

Goulemot J.-M., Lidsky P. & Masseau D. éd., *Le voyage en France, Anthologie des voyageurs européens en France, du Moyen-Age à la fin de l'empire*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquin », 1995.

Hake J., *La Civilisation de l'Europe à la Renaissance*, 2^e édition, Paris, Perrin, 1998.

Knox J., *The Works of John Knox*, Laing D. éd., New York, AMS Press Inc, 1966.

Kristeva J., *Sémiotiké – Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, collection «Tel Quel», 1969.

Murray R., *Political consequences of the Reformation: Studies in Sixteenth Century Political Thought*, Boston, Little, Brown and Company, 1926.

Percy E., *John Knox*, Londres, Hodder and Stoughton, 1937.